

Document complémentaire SQ1 LA n°1 : séance n°4 : André Brink Une saison blanche et sèche, 1980.

→ Extrait de : « André Brink en quête d'un avenir pour les lettres d'Afrique du Sud » PROPOS RECUEILLIS PAR TIRTHANKAR CHANDA : SAMEDI, 11 SEPTEMBRE, 1999 L'HUMANITÉ



C'est à Paris, à l'orée des années soixante, que se forge sa conscience politique. Sa découverte de Camus sera décisive. De retour dans son pays, l'écrivain n'aura de cesse de fouailler les entrailles du racisme institutionnalisé.

(...)
Vous venez de publier un nouveau recueil d'essais qui a pour titre Retour au jardin du Luxembourg. Pourquoi ce titre ?

André Brink. Ce titre fait référence à un autre recueil d'essais que j'ai publié dans les années quatre-vingt sous le titre : " Sur un banc du Luxembourg. " J'ai raconté dans ce recueil ma première prise de conscience politique. Cela s'est passé en mars 1960. À l'époque, j'étais étudiant à Paris. J'allais souvent au jardin du Luxembourg, qui était et est toujours un de mes lieux favoris à Paris. Je m'asseyais sur un banc et réfléchissais à ce qui se passait dans mon pays. Le massacre de Sharpeville venait d'avoir lieu. Pour moi, ce fut un événement fondamental qui m'a ouvert les yeux sur la nature du régime sud-africain. C'était ma deuxième naissance, en quelque sorte, plus essentielle que ma naissance biologique. Trente ans plus tard, de retour au jardin de Luxembourg en 1995, exactement un an après la tenue des premières élections au suffrage universel, je me suis souvenu de mon premier passage. Donc, quand il fallut trouver un titre pour ce nouveau recueil d'essais, où je m'interroge sur le sens des événements qui venaient d'avoir lieu en Afrique du Sud depuis la libération de Mandela, le titre Retour au jardin du Luxembourg s'est imposé à moi.

Vous avez vécu à Paris entre 1959 et 1961. Ensuite, vous êtes revenu à Paris en 1967 et, lorsque les événements de 68 ont éclaté, vous vous trouviez encore à Paris. Comment avez-vous perçu ces événements ?

André Brink. C'était une expérience très utile pour quelqu'un comme moi issu d'un milieu très conservateur. J'ai vécu ces événements de très près, car je partageais à cette époque avec mon ami le poète Breyten Breytenbach un petit appartement dans la rue Malebranche, en plein cour du Quartier latin. J'étais d'autant plus sensible à la révolte des étudiants que je venais de découvrir Camus, qui allait avoir une influence décisive sur ma personnalité.

À quel aspect de l'écriture de Camus étiez-vous le plus sensible ?

André Brink. J'étais particulièrement attiré par le concept de l'homme révolté qu'il avait élaboré à travers la métaphore de Sisyphe. En lisant Camus, j'ai compris combien il était futile de vouloir fuir la société dont nous sommes issus. Camus m'a aidé à assumer mes responsabilités envers ma société.

Comment ?

André Brink. Je me suis rendu compte qu'il fallait que je retourne en Afrique du Sud, qu'il ne suffisait pas d'avoir honte de ce qui s'y passait. Les événements de mai 68, mes lectures des philosophes français m'ont convaincu de la nécessité de retourner au pays pour mieux comprendre les racines du mal sud-africain. D'où vient ce racisme atroce ? Pourquoi les relations entre les communautés blanches et noires n'ont pas évolué autrement ? Je suis revenu en Afrique du Sud en 1969 avec la ferme résolution de vraiment faire face à toute cette situation immensément compliquée de ma société. Le premier roman qui est né de cette prise de conscience, c'était Au plus noir de la nuit, publié en 1973.

Aviez-vous déjà publié d'autres romans avant ?

André Brink. Oui, j'ai publié mon premier roman en 1958. Il s'intitulait le Moulin sur la pente. Il n'a jamais été traduit en français. J'avais aussi écrit les Ambassadeurs. Mais Au plus noir de la nuit est mon premier roman militant. Le livre a été interdit presque tout de suite. Il est devenu le premier roman écrit en afrikaans à être interdit en Afrique du Sud. Cela a fait un énorme éclat dans la presse et a entraîné des conséquences personnelles sérieuses. À cause de la position que j'avais prise dans ce roman contre

l'apartheid et le régime sud-africain, j'ai perdu quelques-uns de mes meilleurs amis. J'ai également eu de gros problèmes avec ma famille. Les relations avec mes parents se sont tendues. Mais les choses se sont arrangées avec la famille à cause de l'amour que nous avons les uns pour les autres. Mais nous nous sommes décidés à ne plus jamais parler de politique. Il n'y a pas eu toutefois que des conséquences malheureuses. Pour chaque ami que je perdais, je me suis fait, à cause de la polémique suscitée par ce roman, de nouveaux amis, surtout parmi les Noirs, les Métis et les Asiatiques. Nombre d'entre eux sont devenus des amis très très chers au cours des années.

Comment en êtes-vous venu à l'écriture ?

André Brink. Je savais dès l'âge de neuf ans que je serais écrivain. Ce qui m'intéressait dans l'écriture, c'est la relation très spéciale qui s'établit entre l'individu et le langage. Aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai toujours été sensible à la texture des langues. J'éprouve une grande proximité avec les mots non seulement dans ma langue maternelle qui est l'afrikaans, mais aussi en anglais que j'ai appris à l'école ou dans d'autres langues que je connais: le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, le portugais. J'ai l'habitude, surtout quand j'apprends une nouvelle langue, de me promener en me parlant à haute voix dans cette langue pour m'accoutumer à ses sons, à son rythme. J'ai toujours éprouvé un sentiment très profond de communion avec le langage.

(...) Dans vos romans, la littérature et la politique sont étroitement mêlées. Vous êtes un de ces romanciers dont l'œuvre a stimulé et dirigé la préoccupation internationale à l'égard de l'apartheid. Est-ce que vous maintenez toujours que la littérature est une arme efficace contre la dictature ?

André Brink. Oui, je le crois toujours. Il est vrai que l'on peut difficilement quantifier le changement qu'induit la littérature. Il faut faire confiance aux lettres que l'on reçoit, aux témoignages des lecteurs qui viennent dire à l'écrivain en quoi son livre a changé leur façon de vivre, leur façon de regarder la vie en face. J'ai eu plusieurs expériences de ce type, dont quelques-unes très touchantes. Je me souviens en particulier de lettres de jeunes Blancs à l'université qui me disaient une chose terrible : c'était à travers mes romans qu'ils se rendaient compte que les Noirs étaient aussi des êtres humains. C'est quelque chose d'affreux à avouer. Mais si un livre peut opérer un changement de ce genre, cela veut dire que la littérature peut faire quelque chose. Je détiens aujourd'hui une preuve beaucoup plus importante du pouvoir de la littérature. Je fais référence à l'une des expériences les plus cruciales de toute mon existence. Cela s'est passé à la fin du mois de mars. Mandela m'a invité à prendre le thé avec lui et nous avons passé la matinée ensemble, en tête à tête, avec personne d'autre. Le président était dans un état d'esprit très bavard. Il n'a cessé de parler. Et puis, à un moment donné, il a mis sa main sur la mienne et il m'a dit : " Tu sais, je te lisais en prison et tes livres ont changé ma vision du monde. " C'était pour moi la consécration suprême. Je pouvais mourir après cela, car qu'est-ce qu'on pouvait attendre de plus de la vie ?

Vous venez de faire paraître votre quatorzième roman : le Vallon du diable, que vous le situez dans la période post-apartheid. Fondamentalement, qu'est-ce qui différencie votre fiction d'hier de celle d'aujourd'hui ?

André Brink. Je crois que la différence fondamentale réside surtout dans la façon de raconter des histoires. Il y aura certainement toujours une dimension politique importante dans tout ce que j'écris, car j'ai été marqué, formé par les expériences de l'apartheid. Mais je crois que ma façon de percevoir le monde autour de moi a aujourd'hui changé. À cause de la dure réalité de l'apartheid, on ne pouvait pas éviter à l'époque d'écrire d'une façon assez morne, grave, sérieuse. Notre militantisme nous laissait peu de loisir pour sourire ou pour rire. Maintenant, au contraire, il y a des raisons de célébrer, de se réjouir et de rire. Aussi peut-on plus facilement utiliser l'humour et surtout exploiter une imagination plus libérée que dans le passé. Sur le plan de l'écriture, mes modèles ont désormais pour nom Marquez, Vargas Llosa. En lisant les Latino-Américains, j'ai pris conscience du profit avec lequel je pouvais utiliser les procédés traditionnels pour raconter des histoires, par exemple la tradition orale noire ou, plus proche de moi, les traditions propres aux Boers. Pendant nos cent ans de solitude à nous, les premiers Boers qui s'étaient aventurés à l'intérieur du pays se divertissaient en inventant des histoires. Dans ces histoires, comme dans la tradition orale noire, il y a toujours une perméabilité entre les morts et les vivants, entre le passé et le présent, entre les ancêtres et leurs descendants. Il s'agit très souvent de spectres, de revenants, de fantômes. J'ai puisé dans ces deux grandes traditions les thèmes et la méthode de mon nouveau roman. (...)